

# Le soleil ne se couche jamais

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Le Refuge de l'ange*, 2008  
*Si tu m'abandonnes*, 2009  
*La Maison aux souvenirs*, 2009  
*Les Collines de la chance*, 2010  
*Si je te retrouvais*, 2011  
*Un cœur en flammes*, 2012  
*Une femme sous la menace*, 2013  
*Un cœur naufragé*, 2014  
*Le Collectionneur*, 2015  
*Le menteur*, 2016  
*Obsession*, 2017

Nora Roberts

Le soleil  
ne se couche  
jamais

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Joëlle Touati*



Titre original  
*Come Sundown*

Première publication aux États-Unis.

© Nora Roberts, 2017  
Tous droits réservés.

*Les personnages, les lieux et les situations de ce récit  
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes  
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française  
118, avenue Achille-Peretti  
CS70024-92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À Jason et Kat,  
mes meilleurs compagnons de voyage.*



## PREMIÈRE PARTIE

### UN VOYAGE

*Ainsi, quand consumés de fièvre et de malheur,  
Cent fois sur notre flanc tournons et retournons ;  
C'est bien pauvre répit qu'alors nous nous donnons  
À remuer sans fin sans que fuie la douleur.*

ISAAC WATTS



## PROLOGUE

### *Ouest du Montana, 1991*

En s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, Alice Bodine se réfugia derrière un mince bosquet de pins afin de se soulager. Le vent hurlant cingla la libellule qu'elle s'était fait tatouer à Portland sur le haut de la fesse.

Depuis cinq kilomètres qu'elle marchait le long de la route, elle n'avait pas croisé une seule voiture. Elle aurait très bien pu se dispenser de se cacher, pensa-t-elle en remontant son jean. Mais les vieilles habitudes avaient la peau dure.

Elle avait pourtant essayé de s'affranchir de la routine, des principes, des conventions et des schémas. Et voilà que trois ans à peine après son émancipation autoproclamée elle revenait au ranch familial, frigorifiée.

En remettant les pieds dans ses empreintes, elle regagna la chaussée et ajusta son sac à dos sur ses épaules. Il contenait tout ce qu'elle possédait : un deuxième jean, un T-shirt « AC/DC », un sweat-shirt « Grateful Dead » – souvenir d'un beau garçon de Los Angeles avec qui elle avait passé une nuit –, du savon et du shampooing récupérés au Holiday Inn de Rigby, dans l'Idaho, durant son emploi heureusement bref de femme de chambre, des préservatifs, sa trousse de maquillage, quinze dollars et trente-huit cents, et le reste d'un sachet d'herbe chipé à un type avec qui elle avait fait la fête dans un camping de l'Oregon.

À court d'argent, elle préférait retourner chez ses parents plutôt que changer des draps souillés ou, pire, devenir l'une de ces femmes

au regard vide qui guettaient le client dans les ruelles sombres de tant de villes qu'elle avait traversées.

Alice savait qu'il était facile d'en arriver à cette extrémité. Plusieurs fois, la faim, le froid et la peur avaient failli la pousser à vendre son corps pour un repas et une chambre décente. Après tout, il ne s'agissait que de sexe.

Mais en vérité, et la vérité lui éclatait parfois au visage, elle avait des principes qu'elle ne pouvait enfreindre. En vérité, elle voulait retrouver la maison, sa mère, sa sœur, ses grands-parents, ses posters sur les murs roses de sa chambre aux fenêtres donnant sur les montagnes, l'odeur du café et du bacon le matin dans la cuisine, le plaisir de galoper à cheval.

Sa sœur était mariée, à présent – n'était-ce pas justement ce mariage traditionnel, ridicule, qui l'avait convaincue de prendre le large, la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase ? Reenie avait sûrement un enfant, maintenant. Elle devait être aussi parfaite que jamais, mais même cela lui manquait, l'irritante perfection de Maureen.

Alice poursuivait donc son chemin, en grelottant dans sa veste polaire élimée, achetée dans un dépôt-vente, et ses vieilles bottes qu'elle avait depuis plus de dix ans.

Elle regrettait de ne pas avoir téléphoné de Missoula. Elle aurait dû ravalier sa fierté et appeler à la maison. Son grand-père serait venu la chercher, il ne lui aurait pas fait de sermon, il n'en faisait jamais.

Or elle s'était vue arriver à pied, apparaître crânement au détour de la route. Tout se serait arrêté, au ranch : les ouvriers, les chevaux, les vaches dans les prés. Le vieux chien, Blue, serait venu à sa rencontre en clopinant. Sa mère serait sortie sur la galerie.

Le retour de l'enfant prodigue.

Alice poussa un soupir et son haleine forma un nuage qui se dissipa dans l'air glacé. Scénario ridicule et présomptueux, elle le savait, mais elle avait interprété comme un signe qu'un automobiliste la prenne à son bord à Missoula pour la déposer à une vingtaine de kilomètres du ranch.

Elle n'arriverait peut-être pas avant la tombée de la nuit et cela l'inquiétait. Les piles de sa lampe-torche étaient à plat. Elle avait un briquet, mais la perspective de bivouaquer sans tente ni couverture, sans rien à manger ni à boire, la poussa à accélérer le pas.

Elle essaya d'imaginer ce que sa famille lui dirait. Ils seraient

contents de la revoir, même s'ils lui en avaient sûrement voulu d'être partie sans autre explication que quelques lignes amères. Mais elle n'avait alors que dix-huit ans, l'âge de faire ce qui lui plaisait, c'est-à-dire autre chose que des études universitaires, un job ingrat au ranch, ou se marier et devenir une bonne petite femme au foyer.

Elle voulait être libre et elle s'était libérée. Aujourd'hui, à vingt et un ans, elle revenait par choix. Travailler au ranch ne serait peut-être pas si désagréable, après tout. Peut-être suivrait-elle une formation professionnelle.

Elle était désormais une adulte. Une adulte qui claquait des dents sur le bord de la route. Elle espérait que ses grands-parents seraient là – elle ne se le pardonnerait jamais si Grammy ou Grandpa n'étaient plus de ce monde.

Il n'y avait pas de raison, tenta-t-elle de se convaincre. Elle n'était partie que depuis trois ans. Grammy ne serait pas fâchée ou, tout du moins, elle ne le resterait pas longtemps. Elle la gronderait sans doute un peu. *Regarde comme tu es maigre ! Tu n'as que la peau sur les os ! Et qu'as-tu fait à tes cheveux, pour l'amour de Dieu ?* Amusée par cette pensée, Alice enfonça son bonnet de ski sur sa brosse blond platine. Elle s'aimait en blonde, elle se trouvait plus sexy et cette couleur mettait en valeur le vert de ses yeux.

Grandpa la serrerait entre ses bras, ils s'attablent tous autour d'un copieux repas – Thanksgiving approchait – et elle leur raconterait ses aventures. Elle avait vu le Pacifique, flâné sur Rodeo Drive avec les stars de cinéma, et joué comme figurante dans deux films. Obtenir un vrai rôle s'était révélé plus difficile qu'elle ne l'imaginait, mais elle avait essayé. Elle s'était prouvée qu'elle pouvait être indépendante, mener sa vie comme elle l'entendait. Si jamais ils lui faisaient trop de reproches, elle repartirait ; elle ne les supplierait pas de lui refaire une place parmi eux.

Mais elle en aurait gros sur le cœur... Elle avait tellement envie de les retrouver.

Le soleil déclinait, elle n'arriverait jamais avant la nuit, et elle sentait qu'il allait se remettre à neiger. En coupant à travers bois et champs, elle pourrait peut-être se rendre chez les Skinner.

Elle s'arrêta, fatiguée, indécise. Il était plus prudent de rester sur la route mais le raccourci lui ferait gagner au moins deux kilomètres. Du reste, il y avait deux ou trois bungalows en chemin, si elle se souvenait bien, des cabanes rudimentaires pour les

## *Le soleil ne se couche jamais*

amoureux de la nature. Elle pourrait forcer une serrure, allumer du feu dans la cheminée. Avec un peu de chance, elle dénicherait peut-être des conserves.

Elle contempla la route, interminable, puis les prés enfouis sous la neige, les montagnes, au loin, se découpant dans le crépuscule gris-bleu où s'amassaient de gros nuages menaçants.

Alice repenserait souvent à cet instant d'hésitation, dans le vent glacial, ces quelques minutes où elle avait longuement pesé le pour et le contre avant de quitter la route pour se diriger vers l'ombre du sous-bois.

Bien que ce fût le premier son depuis plus de deux heures autre que sa respiration, ses pas et les rafales dans les arbres, elle ne prêta pas vraiment attention au bruit de moteur qui se rapprochait.

Quand elle réagit, elle fit aussitôt demi-tour, en courant dans la poudreuse, et son cœur se souleva de joie à la vue d'un pick-up. Au lieu de tendre le pouce, comme elle l'avait fait à d'innombrables reprises au cours de ses pérégrinations, elle agita les bras en signe de détresse.

Elle était peut-être partie depuis trois ans, mais elle était une fille de la campagne, une fille de l'Ouest. Personne ne refuserait de l'aide à une femme seule sur une route déserte.

Lorsque le véhicule ralentit, Alice pensa qu'elle n'avait jamais rien vu de plus beau que cette vieille Ford bleue rouillée, avec son porte-fusils, son plateau bâché et son autocollant Freeman sur le pare-brise. Quand le conducteur abaissa sa vitre, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je peux vous déposer quelque part, mademoiselle ?

— Volontiers, répondit-elle avec un sourire, tout en l'observant avec circonspection.

Elle avait besoin de lui mais elle n'était pas tombée de la dernière pluie.

Il portait une veste en mouton qui n'était pas de la première jeunesse, un chapeau de cowboy sur des cheveux bruns coupés court. Plutôt bel homme, la quarantaine, les yeux marron, le regard amical.

— Où allez-vous ? demanda-t-il avec l'accent chantant du Montana.

— Au ranch Bodine, juste après...

— Je connais le ranch Bodine. C'est sur ma route. Montez.

— Merci, vous êtes sympa.

Elle enleva son sac à dos et le hissa avec elle dans la cabine du pick-up.

— Vous êtes en panne ? Je n'ai pas vu de voiture...

— Non, dit-elle, presque privée de voix par la délicieuse sensation que lui procurait le souffle chaud du radiateur. Non, j'arrive de Missoula, j'ai fait du stop mais on m'a laissée à une dizaine de kilomètres d'ici.

— Vous avez marché dix kilomètres ?

Savourant la chaleur qui circulait dans ses orteils engourdis, elle ferma les yeux.

— Vous êtes la première voiture à passer sur la route depuis deux heures. Je ne pensais pas faire tout ce chemin à pied.

— Ça fait une trotte, pour une petite chose comme vous, toute seule. Il va bientôt faire nuit.

— Je sais. Une chance que je vous aie rencontré.

— Une chance... répéta-t-il.

Elle ne vit pas son poing se détendre. Le coup la prit totalement par surprise et elle eut l'impression que son visage éclatait. Les yeux révulsés, elle tenta de se protéger.

Elle ne sentit pas le deuxième coup.

À la hâte, ravi de cette opportunité inespérée, il la traîna hors de la cabine et dissimula son corps inerte sous la bâche.

Il lui ligota les mains, les pieds, la bâillonna, puis l'enroula dans une vieille couverture. Il aurait été dommage qu'elle meure de froid pendant le trajet.

# 1

## *Aujourd'hui*

L'aurore teintait les montagnes enneigées d'un rose délicat. Les élans braimaient dans les brumes matinales et le coq chantait à tue-tête.

En savourant son café devant la porte de la cuisine, Bodine Longbow contemplait ce qu'elle considérait comme un parfait petit matin de novembre.

Elle ne regrettait qu'une chose depuis l'enfance : que les journées soient trop courtes. Elle avait même dressé la liste de tout ce qu'elle aurait pu accomplir en vingt-cinq heures.

Mais puisque la rotation de la Terre était immuable, elle s'en accommodait et se levait rarement après 5 h 30. Lorsque pointait l'aube, elle avait déjà effectué sa séance d'exercice – soixante minutes précises –, elle s'était douchée, pomponnée, habillée, elle avait relevé ses e-mails, ses textos, et mangé un yaourt au muesli – deux choses qu'elle détestait, mais elle essayait de se convaincre du contraire – tout en consultant son planning sur sa tablette.

En général, elle avait déjà son emploi du temps en tête, mais par acquit de conscience elle préférait le vérifier. Après quoi, quitte de ses impératifs du petit jour, elle pouvait prendre le temps de déguster son double *latte* au caramel, une gourmandise dont elle se promettait chaque matin qu'elle finirait par se sevrer.

Son père et ses frères ne tarderaient pas à envahir la cuisine, de retour des enclos, après avoir distribué leurs consignes aux ouvriers du ranch. Comme Clémentine était aujourd'hui en repos,

la mère de Bodine se chargerait de préparer le petit déjeuner des hommes, puis elle remettrait tout en ordre avant de se rendre au Bodine Resort où elle occupait le poste de directrice commerciale.

Maureen Bodine Longbow ne cessait d'épater sa fille.

Non seulement elle contribuait à la gestion des deux affaires complexes qu'étaient le ranch et le resort, elle était encore une parfaite épouse et elle trouvait chaque jour le temps de profiter à fond de la vie.

La dynamique Maureen arracha Bodine à ses réflexions, un sourire pétillant dans ses yeux verts, le visage aussi frais qu'un bouton de rose, ses courts cheveux châtain cuivré brushés avec soin.

— Bonjour, ma puce.

— Bonjour, maman. Tu es superbe.

Maureen effleura la courbe de sa hanche moulée dans une robe vert sapin.

— J'ai des milliers de rendez-vous aujourd'hui. Je dois faire bonne impression, dit-elle en ouvrant la porte de l'office pour y prendre un grand tablier blanc – bien que pas une goutte de graisse ne se serait risquée à gicler sur sa robe, pensa Bodine. Tu veux bien me préparer un de ces *latte* dont tu as le secret, s'il te plaît ?

— Bien sûr. Je dois faire le point avec Jessie sur le mariage de Linda-Sue Jackson, en début de matinée. Linda-Sue nous rejoint à 10 heures.

Recrutée depuis trois mois, Jessica Baazov était en charge de l'événementiel.

— D'après ton père, Roy Jackson dit que le mariage de sa fille le ruinera. Dolly a la folie des grandeurs. Elle ferait porter la traîne de Linda-Sue par un cortège d'angelots célestes, si nous pouvions lui fournir ce service.

Bodine fit méticuleusement mousser le lait pour le *latte*.

— Avec Jessie, tout est possible, à condition d'y mettre le prix.

Maureen posa une énorme poêle sur le piano de cuisson à huit brûleurs et entreprit d'y faire griller des tranches de lard.

— Elle est compétente, n'est-ce pas ? J'aime beaucoup cette fille.

— Tu aimes tout le monde, répliqua Bodine en tendant le *latte* à sa mère.

— Et je ne m'en porte que mieux ! En cherchant bien, on trouve des qualités à chacun.

*Le soleil ne se couche jamais*

— Peux-tu me dire quelles étaient celles d'Adolf Hitler ?

— Il nous a appris qu'il y a des bornes à ne plus jamais franchir. N'est-ce pas une bonne chose ?

Bodine se pencha au-dessus de Maureen et lui déposa une bise sur la joue – elle avait dépassé le mètre soixante de sa mère à douze ans et avait encore grandi ensuite d'une bonne quinzaine de centimètres.

— Tu es unique, maman. Tu veux que je mette la table avant de filer au bureau ?

— Oh, ma chérie, tu ne vas pas partir le ventre vide !

— J'ai mangé un yaourt.

— Tu détestes le yaourt.

— Mais c'est bon pour la santé.

En soupirant, Maureen égoutta les tranches de lard et en déposa d'autres dans la poêle.

— Je te jure, parfois j'ai l'impression que tu es une meilleure mère pour toi-même que je ne l'ai jamais été.

— Tu es la meilleure maman du monde, affirma Bodine en prenant une pile d'assiettes dans le placard.

Précédés par leurs éclats de voix, les hommes de sa vie firent irruption dans la cuisine, accompagnés des deux chiens du ranch.

— Essayez-vous les pieds !

— Comme s'il nous arrivait d'oublier !

Sam Longbow ôta son chapeau – personne ne s'asseyait la tête couverte à la table de Maureen.

Un mètre quatre-vingt-dix, tout en jambes, pas une once de gras, les cheveux noirs parsemés de fils d'argent, ses yeux sombres encadrés de rides d'expression, Sam était indéniablement un bel homme. Bodine trouvait que son incisive gauche légèrement tordue conférait un charme fou à son sourire.

Chase, de deux ans son aîné, accrocha son chapeau de cowboy au porte-manteau et se débarrassa de sa veste matelassée. Il avait hérité sa haute stature de son père – comme tous les enfants Longbow – mais tenait sa physionomie et la couleur de ses cheveux de sa mère. Rory, de trois ans le cadet de Bodine, bien que brun aux yeux verts, était le portrait tout craché de son père à vingt-deux ans.

— Il y en aura assez pour un de plus, Mom ? demanda Chase.

— Tu sais bien qu'on peut toujours se débrouiller. Pour qui ?

— J'ai invité Cal à prendre le petit déjeuner avec nous.

— Mets une assiette de plus, ordonna Maureen à sa fille. Il y a trop longtemps que nous n'avons pas eu Callen Skinner à notre table.

— Il est revenu ?

— Hier soir, répondit Chase à sa sœur tout en se servant une tasse de café. Il est en train de s'installer dans le cabanon, comme convenu. Il appréciera un repas chaud.

Alors que Chase buvait son café noir, Rory ajouta de généreuses doses de lait et de sucre dans le sien.

— Il n'a pas du tout l'air d'un cowboy de Hollywood.

— Notre petit dernier est déçu, rigola Sam en se lavant les mains à l'évier. Rory espérait le voir revenir avec des éperons clinquants et une bande d'argent autour de son chapeau.

— Que dalle, marmonna l'intéressé en chipant un morceau de bacon. Il est exactement le même que quand il est parti, si ce n'est qu'il a pris un coup de vieux.

— Il n'a même pas un an de plus que moi, intervint Chase. Eh, laisse du lard pour les autres, s'il te plaît !

— Il y en aura pour tout le monde, affirma Maureen en levant le visage vers son mari lorsque celui-ci se pencha pour l'embrasser.

— Tu es belle comme un cœur, Reenie. Et tu sens divinement bon.

— J'ai des rendez-vous toute la matinée.

— À propos de rendez-vous... dit Bodine en jetant un coup d'œil à sa montre. Passez une bonne journée, je vous laisse.

— Oh, ma chérie, tu ne veux pas dire bonjour à Callen ? Il y a presque dix ans que tu n'as pas vu ce garçon.

Huit, très exactement, pensa Bodine, et elle devait s'avouer qu'elle était curieuse de le revoir. Néanmoins...

— Impossible, désolée. Je le verrai plus tard. À ce soir, ajouta-t-elle en embrassant son père. Rory, tu pourras passer à mon bureau ? J'ai deux ou trois trucs à regarder avec toi.

— Pas de problème, boss.

En levant les yeux au ciel, elle se dirigea vers le vestibule où elle avait déjà déposé sa sacoche prête pour la journée.

— La météo annonce de la neige, lança-t-elle en enfilant manteau, bonnet, écharpe et gants.

Et elle sortit dans la froidure du matin.

Comme elle avait pris quelques minutes de retard, elle gagna son pick-up d'un pas pressé. Elle savait que Callen était de retour,

car elle avait pris part à la réunion familiale où il avait été question de l'engager comme responsable des écuries.

D'aussi loin qu'elle se souvenait, il avait toujours été le meilleur ami de Chase. Pour sa part, elle n'avait jamais bien su si elle le haïssait ou si elle en était secrètement amoureuse.

Callen était plus jeune que Rory quand il avait quitté le Montana. À peine vingt ans, calcula-t-elle tout en mettant le contact, sans doute furieux d'avoir perdu la majeure partie de son patrimoine. Des terres que Sam Longbow avait achetées aux Skinner afin de les tirer d'une mauvaise passe – pour dire les choses poliment. Car le père de Callen s'était ruiné au jeu. Bodine avait un jour entendu le sien dire qu'il était un joueur minable, de surcroît aussi dépendant que l'était un alcoolique.

Devant ce désastre, la propriété de ses parents réduite à moins de cinquante acres, Callen Skinner avait préféré s'en aller et voler de ses propres ailes.

Selon Chase, la chance lui avait souri : il était devenu dresseur de chevaux pour l'industrie du cinéma.

À présent, son père décédé, sa mère veuve, sa sœur mariée et mère d'un jeune enfant, bientôt de deux, il était de retour.

Bodine savait que ce qu'il restait des terres des Skinner ne valait pas les hypothèques et les crédits qu'ils avaient engagés pour rembourser leurs dettes. Mme Skinner avait elle aussi quitté la ferme pour s'installer chez sa fille, à Missoula, dans une jolie maison de ville où Savannah et son mari avaient ouvert une boutique d'artisanat.

Tôt ou tard, le rachat de ces cinquante acres serait à l'ordre du jour d'une prochaine réunion familiale et, tout en roulant sur la route enneigée, Bodine se demandait s'il valait mieux en faire l'acquisition au nom du ranch ou pour le compte du complexe hôtelier.

Rénovée, la maison pourrait être louée à des groupes, pour des petits mariages, des fêtes d'entreprise, des réunions familiales. Ou alors, ne reviendrait-il pas moins cher de la démolir et de reconstruire autre chose ?

Tout en soupesant les possibilités, Bodine franchit l'arche marquant l'entrée du complexe hôtelier, surmontée d'une enseigne en forme de trèfle à quatre feuilles.

Les lumières du Trading Post étaient allumées. L'équipe du matin devait se préparer à ouvrir la boutique de souvenirs. Celle-ci accueillait cette semaine une vente privée d'articles en cuir, qui intéresserait

sûrement une partie de la clientèle de l'hôtel. Avec toute la pub que Rory avait faite, elle attirerait également des gens de l'extérieur qui resteraient pour déjeuner à La Mangeoire.

Bodine se gara devant le bâtiment tout en longueur abritant la réception et les bureaux, dont la majestueuse galerie la remplissait toujours de fierté.

Le resort avait été créé avant sa naissance par sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère, sur une idée de sa grand-mère, Cora Riley Bodine.

Ce qui n'était à l'origine qu'un modeste ranch familial doté de quelques chambres d'hôte était devenu un luxueux village de vacances offrant une cuisine cinq étoiles, des services personnalisés, des loisirs de plein air et des salles de réception, le tout sur plus de douze mille hectares autour du ranch en activité, dans le cadre enchanteur de l'ouest du Montana.

À l'intérieur, quelques clients sirotaient du café devant un grand feu de cheminée dégageant des senteurs automnales de cannelle et de clou de girofle. En se dirigeant vers son bureau, Bodine salua la réceptionniste de la main, puis elle fit demi-tour lorsque celle-ci l'interpella.

— Linda-Sue vient d'appeler pour dire qu'elle aurait un peu de retard, l'informa Sal, la sémillante rouquine qu'elle connaissait depuis l'école primaire.

— Comme d'habitude.

— Oui, mais cette fois, elle a prévenu. Elle doit passer chercher sa mère.

Alors que la journée de Bodine avait si bien commencé, voilà que survenait déjà une première contrariété.

— Elle vient avec sa mère ?

— Désolée, murmura Sal avec un sourire affligé.

— C'est surtout le problème de Jessie, mais merci pour l'info.

— Jessie n'est pas encore arrivée.

— Normal, je suis en avance.

— Comme d'habitude ! lança Sal avec un clin d'œil tandis que Bodine s'engageait dans le couloir menant à son bureau.

Le bureau de la direction générale, qu'elle appréciait tout particulièrement pour sa taille : assez grand pour y tenir des réunions avec le personnel, assez petit pour préserver la convivialité de ces réunions.

De la double fenêtre, elle avait vue sur les allées pavées, une

partie du bâtiment abritant La Mangeoire ainsi que le plus sélect Dining Hall et, au-delà, les champs se déroulant jusqu'au pied des montagnes.

À dessein, on avait installé le vieux bureau de sa grand-mère dos à la fenêtre, afin d'éviter les distractions. Les réunions se tenaient dans le coin salon, pourvu de deux fauteuils en cuir à haut dossier ayant autrefois appartenu au bureau du ranch, et d'un petit sofa qui avait été celui de sa mère, qu'elle avait fait retapisser de toile turquoise.

Manteau, écharpe et bonnet suspendus à la patère, elle arrangea ses longs cheveux, aussi noirs que ceux de son père, attachés aujourd'hui en queue-de-cheval.

Bodine ressemblait à son grand-père, sa grand-mère le répétait sans cesse, et elle avait pu le constater par elle-même sur les photos du jeune Rory Bodine décédé au Vietnam avant son vingt-troisième anniversaire. Il avait les yeux verts, une grande bouche et les cheveux ondulés alors que les siens étaient raides comme des baguettes, mais il lui avait transmis ses pommettes hautes, son petit nez pugnace et sa blancheur de peau irlandaise qui exigeait d'abondantes couches d'écran solaire.

Bodine se plaisait toutefois à penser qu'elle avait hérité le sens des affaires de sa grand-mère.

Elle inséra une capsule dans la mini-cafétière dont elle estimait qu'elle faisait du café potable et emporta sa tasse à sa table de travail afin de relire ses notes pour ses deux premiers rendez-vous.

Tandis qu'elle concluait simultanément un e-mail et un appel téléphonique, Jessica entra dans le bureau.

Comme Maureen, Jessie était en robe, rouge vif, et spencer de cuir crème. Ses bottines à talons n'auraient pas résisté plus de cinq minutes dans la neige mais elles étaient exactement du même rouge que sa robe, comme teintes dans le même bain.

Bodine ne pouvait qu'admirer ce chic.

Au travail, Jessica portait ses cheveux blonds tirés en arrière. Comme ses bottines, son rouge à lèvres était parfaitement assorti à sa robe et mettait en valeur ses traits réguliers et ses yeux bleu glacier.

Elle s'assit en face de Bodine et consulta son téléphone en attendant que celle-ci termine sa conversation. Bodine raccrocha et se renversa contre le dossier de son siège.

— La coordinatrice de l'Association des écrivains de l'Ouest te

contactera à propos d'un séminaire de trois jours et d'un banquet.

— À quelles dates ? Elle sait combien ils seront ?

— Quatre-vingt-dix-huit, en principe. Arrivée le 9 janvier, départ le 12.

— Janvier prochain ?

— Ils s'y prennent un peu tard, mais j'ai vérifié, nous avons de la place au Moulin. La coordinatrice, Mandy, m'a paru sérieuse. Je viens de t'envoyer un mail, avec copie à ma mère et à Rory, où j'ai résumé leurs desiderata. Leur budget devrait convenir.

— OK, je l'appellerai. Ils ne seront que des écrivains ?

— Oui.

— Je préviendrai le Saloon, dit Jessie en prenant note sur son Smartphone. Les écrivains sont de gros buveurs, selon mon expérience.

— Tant mieux pour nous. Sers-toi, ajouta Bodine en désignant la cafetière du pouce.

Jessica se contenta de montrer le mug isotherme vert au logo « Bodine Resort » qu'elle avait toujours avec elle.

— Comment fais-tu pour vivre sans café ? s'étonna sincèrement Bodine.

— Il n'y a pas que le café dans la vie, il y a aussi le vin. Et le yoga, la méditation.

— Tout ça t'endort.

— Pas forcément, à dose modérée. Tu devrais te mettre au yoga. Et la méditation t'aiderait sûrement à arrêter la caféine.

— La méditation ne sert qu'à me rappeler tout ce que j'ai de plus important à faire. J'adore ton spencer.

— Merci. J'ai profité de mon jour de repos pour aller faire du shopping à Missoula. Presque aussi bénéfique pour le mental que le yoga. Sal m'a dit que Linda-Sue serait un peu en retard, pour changer, et qu'elle viendrait avec sa mère.

— On fera avec. N'oublions pas qu'elles ont réservé cinquante-quatre bungalows pour trois jours, le dîner de répétition, la cérémonie, la soirée de mariage, et tout un tas d'activités pour les invités la veille du mariage.

— À quatre semaines du jour J, j'espère qu'elles ne voudront plus rien modifier.

— Tu connais Dolly Jackson ?

— Je saurai la recadrer.

— Je compte sur toi. Bon, faisons le point en vitesse.

Elles parcoururent leur liste : le déroulement des festivités, la déco, les produits d'accueil dans les chambres, les petits plus pour les mariés, les menus, le transport, les activités, etc.

Elles s'entretenaient d'une réception plus modeste la semaine précédant Noël lorsque Sal passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Linda-Sue et sa mère sont là, annonça-t-elle.

— OK. Oh, Sal, s'il te plaît, commande-nous des mimosas, tu seras gentille.

— Tout de suite.

— Excellente idée, approuva Jessica. Le champagne les détendra.

— Linda-Sue n'est pas désagréable. Chase est sorti avec elle, environ cinq minutes, au lycée.

Bodine se leva et ajusta sa veste marron.

— Mais les mimosas seront les bienvenus. Courage.

La pulpeuse Linda-Sue, facilement impressionnable, traversa le lobby les mains croisées au creux de la poitrine.

— Regarde comme c'est beau, maman ! Tout est décoré pour Noël et ils ont allumé le feu dans la cheminée. Jessica m'a dit que Le Moulin serait tout illuminé.

— J'espère bien ! Il nous faut absolument ces grands chandeliers, ma chérie, au moins une dizaine. Dorés, comme ceux que j'ai vus dans le magazine. Mais pas clinquants, patinés, ça fera plus distingué.

Tout en parlant, Dolly prenait des notes dans un épais classeur blanc, le regard légèrement affolé.

— Et un tapis de velours rouge, rouge foncé, pas rouge vif, à partir de l'endroit où les traîneaux nous déposeront. Le rouge sera mieux que le blanc, non ? Ça fera ressortir ta robe. Il nous faut aussi une harpiste, je te le dis, en tailleur rouge à galons dorés. Elle jouera pendant que les invités s'installeront.

Jessica étouffa un soupir.

— Nous aurons besoin de plusieurs mimosas, chuchota-t-elle.

— Je le crains, répondit Bodine en affichant son sourire le plus aimable.

Elle consacra quarante minutes à Linda-Sue et à sa mère, puis elle s'éclipsa. Depuis trois mois que Jessica assurait les fonctions de responsable de l'événementiel, celle-ci s'était montrée plus que capable de gérer une future mariée indécise et sa prétentieuse de mère.

De toute façon, Bodine avait rendez-vous avec le directeur de la restauration, l'un des chauffeurs voulait lui poser quelques questions, et elle désirait s'entretenir avec le palefrenier en chef.

La base de loisirs se trouvait à près d'un kilomètre de son bureau, par une petite route gravillonnée tout en montée, mais dès l'instant où elle mit le pied dehors, dans l'air vif, elle décida de s'y rendre à pied plutôt qu'en voiture. De gros nuages s'amoncelaient dans le ciel blafard, mais elle jugea qu'il ne neigerait pas avant le milieu d'après-midi.

Elle croisa deux des petites Kia vertes prêtées aux clients durant leur séjour, à usage exclusif dans les limites du domaine, puis elle s'engagea sur la piste et ne vit plus personne.

Les champs s'étendaient de chaque côté, enfouis sous la neige. Elle aperçut un trio de chevreuils, leurs queues blanches contrastant avec leur sombre pelage d'hiver.

En entendant le cri d'un rapace, elle leva les yeux et le regarda décrire des cercles avant de piquer vers le sol. La fauconnerie remportait un franc succès depuis un an que Bodine avait instauré cette nouvelle activité.

Le vent soulevait la neige et la faisait tourbillonner. Ses bottes résonnaient sur le sol gelé.

Quelques chevaux étaient sortis dans le paddock couvert de la base de loisirs. Leur odeur chaude lui parvenait, ainsi que celle du cuir huilé, de la paille et du grain.

Un homme en parka et Stetson lui adressa un signe de la main. Elle lui rendit son salut. Abe Kotter flatta l'encolure de la jument pie qu'il était en train de brosser et s'avança à sa rencontre.

— Il va neiger, dit-elle.

— Ça, pour sûr. On a eu un couple de Denver qui voulait faire un tour à cheval. Ils savaient monter, Maddie les a emmenés en balade. Ils viennent juste de revenir. Tu es à pied ?

— J'avais envie de marcher, de m'aérer. Tu sais quoi ? Je crois que je vais seller un cheval et aller rendre une petite visite aux aïeules.

— Tu leur donneras le bonjour de ma part. Je te prépare Three Socks. Il a besoin de se dégourdir les pattes. Tu épargneras mes vieux os.

— Tu n'es pas vieux, je t'en prie.

— Soixante-neuf ans en février.

— Amuse-toi à dire à mes grands-mères qu'on est vieux à cet âge-là, et elles te tordront le cou !

En riant, Abe caressa la jument.

— Vieux ou pas, en tout cas, j'ai hâte de prendre ces vacances d'hiver dont on a parlé. Je vais aller voir mon frangin en Arizona. On partira juste après Noël, jusqu'en avril.

Bodine s'efforça de dissimuler une grimace.

— Vous nous manquerez, Edda et toi.

Abe vérifia l'un des sabots de la jument, puis il prit un cure-pied et entreprit de le nettoyer.

— Les hivers se font de plus en plus durs, avec le poids des ans. Et les gens ne se bousculent pas pour faire des randonnées à cheval quand il fait froid. Maddie pourra me remplacer pour quelques mois. Je lui fais entièrement confiance.

— Je lui en toucherai deux mots. Elle est à l'intérieur ? Il faut aussi que je parle à Drew.

— Ils sont là tous les deux. Je te selle Three Socks.

— Merci, Abe, dit Bodine en s'éloignant, puis elle revint sur ses pas. Dis-moi, qu'est-ce que tu vas faire en Arizona ?

— J'en sais trop rien, mais au moins, je serai au chaud.

Elle contourna la base de loisirs, y pénétra. Du printemps jusqu'en octobre, la vaste grange résonnait du brouhaha des touristes s'équipant pour aller faire du rafting, du quad, des balades à cheval, des randonnées guidées ou des séances d'initiation au rassemblement des troupeaux. Avec la neige, le centre d'activités tournait au ralenti et Bodine n'entendait que l'écho de ses pas.

— Comment vas-tu, Bo ? lui lança Matt, le responsable de la base.

— Bien, et toi ?

— Ça va. Je profite du calme pour mettre la paperasse à jour. On a un groupe parti faire du ski de fond, un autre au ball-trap. Une famille de douze qui veut faire une balade à cheval demain. J'en ai parlé à Chase. Il m'a dit que Cal Skinner était de retour, qu'il les accompagnerait.

— Entendu.

Elle le briefa à propos du matériel à remplacer, puis sortit son Smartphone où elle avait noté les activités que les Jackson souhaitaient offrir à leurs invités à l'occasion du mariage.

— Je t'enverrai un mail avec tous les détails. Pour l'instant, assure-toi juste que tu auras assez de personnel pour les encadrer.

— Ça marche.

— Abe m'a dit que Maddie était là...

— Au petit coin, je crois.

Bodine consulta l'heure sur son téléphone. Elle irait faire un saut à cheval chez ses grands-mères, mais elle devrait ensuite impérativement retourner au bureau.

— OK, je l'attends, dit-elle en se dirigeant vers le distributeur de boissons.

Jessica avait raison : elle ne buvait pas assez d'eau. Seulement, elle n'avait pas envie d'eau. Elle avait envie de sucré et de gazeux. Elle avait terriblement envie d'un Coca.

Maudite Jessie, pensa-t-elle en insérant des pièces dans la machine, d'où elle retira une bouteille d'eau minérale. Elle buvait une première gorgée, sans plaisir, lorsque Maddie sortit des toilettes.

— Salut, Maddie.

— Salut, Bo. Je reviens juste de balade.

Bodine connaissait Maddie depuis toujours, et la monitrice d'équitation lui parut un peu pâle, les yeux cernés, malgré son sourire enjoué.

— C'est ce qu'on m'a dit. Ça va ? Tu as l'air fatiguée.

— Ça va, répondit la jeune femme en soupirant. Tu as cinq minutes ?

— Bien sûr. Asseyons-nous, suggéra Bodine en désignant l'une des petites tables disséminées dans la pièce. Tout va bien ? Le boulot ? La maison ?

— Tout va pour le mieux, répondit Maddie en s'asseyant et en repoussant son chapeau à l'arrière de son carré blond. Je suis enceinte.

— Tu es... Maddie, c'est formidable !

— C'est super, c'est génial, bien qu'un peu effrayant, aussi. Avec Thad, on a décidé : pourquoi attendre ? On n'est mariés que depuis le printemps dernier, on avait programmé le bébé pour l'an prochain, voire dans deux ans, et puis on s'est dit : À quoi bon ? Et on s'est mis au boulot !

En riant, Maddie tendit la main vers la bouteille d'eau de son amie.

— Tu m'en donnerais quelques gouttes, s'il te plaît ?

— Je te la donne. Je suis tellement contente pour toi ! Ça se passe bien ?

— Les deux premiers mois, je vomissais matin, midi et soir. Je me fatigue vite mais le médecin dit que c'est normal, et que

*Le soleil ne se couche jamais*

les nausées devraient bientôt se tasser. Je l'espère de tout mon cœur. J'en ai déjà de moins en moins. Tout à l'heure, je me sentais barbouillée mais je n'ai pas vomi, c'est déjà énorme.

— Thad doit être fou de joie.

— Ce n'est rien de le dire !

— Tu en es à combien de mois ?

— Douze semaines samedi.

Bo ouvrit la bouche, la referma et reprit la bouteille pour en boire une gorgée.

— Douze...

Avec un soupir, Maddie se mordit la lèvre inférieure.

— J'ai failli te l'annoncer tout de suite, mais tout le monde dit qu'il vaut mieux ne pas en parler avant la fin du premier trimestre. Personne n'est encore au courant, à part nos parents. On était obligés de le leur dire, on n'a pas pu résister, mais on a quand même attendu quatre semaines.

— Ça ne se voit pas, en tout cas.

— J'attache tout de même mon jean avec un élastique.

— Non !

Maddie souleva sa chemise.

— Regarde.

Puis elle ôta son chapeau, révélant deux ou trois centimètres de racines brunes.

— Le médecin m'a déconseillé les teintures. Je n'avais pas vu ma couleur naturelle depuis mes treize ans. Tu te rappelles, quand tu m'as aidée à faire ma première coloration ?

— Bien sûr ! En échange, tu m'avais peroxydé une mèche. Je ressemblais à un putois.

— Je trouvais que ça faisait cool. Je suis une blonde dans l'âme, Bo, mais je serai une future maman brune. Une grosse brune qui fait pipi toutes les cinq minutes.

En riant, Bodine lui rendit la bouteille d'eau.

— Les hommes ont le beau rôle, pas vrai ?

— Tu m'étonnes ! Mais pour tout te dire, ça me plaît d'être enceinte, déclara Maddie en caressant son ventre encore plat. Je me sens différente, vraiment, c'est bizarre... Bodine, je vais être maman !

— Tu seras une maman d'enfer.

— J'espère... Enfin bref... Il y a autre chose qui m'est interdit...

— Le cheval.

En buvant une gorgée d'eau, Maddie hocha la tête.

— Ça, ça ne m'enchant pas. Je monte à cheval depuis toute petite. Mais le médecin a été catégorique.

— Je le serai aussi. Tu es partie en balade aujourd'hui, ce n'est pas bien.

— Je sais. J'aurais dû le dire à Abe, mais je voulais que tu aies la primeure. De plus, il veut que je le remplace pendant qu'il sera en congé, cet hiver. Ce voyage lui tient à cœur. Je ne voudrais pas qu'il l'annule à cause de moi.

— Abe n'annulera pas son voyage, mais tu ne monteras pas à cheval tant que ton médecin ne t'y aura pas autorisée.

Maddie se mordit à nouveau la lèvre, en vissant et en dévissant nerveusement le bouchon de la bouteille d'eau.

— Qui donnera les leçons d'équitation ?

— On se débrouillera.

Bodine trouverait une solution. N'était-ce pas son métier ? Elle était là pour résoudre les problèmes.

— Même si tu ne montes pas, ajouta-t-elle, tu pourras toujours t'occuper des chevaux.

— Je sais. Je pourrais les soigner, leur donner à manger, conduire les vans. Je pourrais aussi accompagner les clients au centre équestre, et...

— Tu sais ce que tu vas faire ? Dans un premier temps, tu vas demander à ton médecin de me mettre par écrit tout ce qui t'est autorisé et tout ce qui t'est interdit. Ensuite...

— Ce qu'il y a, c'est que j'ai un médecin horriblement prudent et...

— Je préfère moi aussi jouer la carte de la prudence, déclara Bodine. Tu respecteras ses consignes ou ce n'est pas la peine de venir travailler.

— Thad avait parié que tu dirais ça, répliqua Maddie, boudeuse.

— Tu n'as pas épousé un idiot. Il t'aime, et moi aussi. Maintenant, rentre chez toi te reposer.

— Oh, ce n'est pas la peine.

— Rentre chez toi faire la sieste. Ensuite, tu appelleras le gynéco et tu lui diras...

— *La gynéco. C'est une femme.*

— Peu importe. Tu lui diras de t'envoyer cette liste et de me mettre en copie. Il faut te faire une raison, Maddie : pendant quelques mois, tu devras troquer la selle contre une chaise de bureau. Un sourire

*Le soleil ne se couche jamais*

étira les lèvres de Bodine alors qu'elle ajoutait : Tu vas grossir.

— Ça ne me dérange pas.

— Tant mieux, parce que tu n'y couperas pas. Maintenant, rentre chez toi, commanda Bodine en se levant pour embrasser son amie. Félicitations, ma chérie.

— Merci, Bo. Je vais d'abord annoncer la nouvelle à Abe. Tu lui diras que tu trouveras quelqu'un pour le remplacer, OK ?

— Tu peux compter sur moi.

— En fait, je vais le dire à tout le monde. Ça me démange depuis que j'ai fait le test de grossesse. Eh, Matt ! cria Maddie en se levant et en se tapotant le ventre. Je suis enceinte !

— Oh, bon sang !

Matt se précipita vers sa collègue et la souleva de terre.

Les parents étaient les premiers avertis des heureux événements, pensa Bodine, mais le complexe hôtelier formait une grande famille unie et joyeuse.

## 2

Tout en chevauchant sous la neige, Bodine réfléchissait : cela l'embêtait de perdre deux des meilleurs éléments du centre équestre, l'un jusqu'au printemps, l'autre pour au moins six ou sept mois, mais il n'y avait pas de problème sans solution, et elle trouverait la meilleure.

Il ne tombait pour l'instant que quelques flocons épars. Un aigle planait dans le ciel laiteux. Un gros lapin surgit de nulle part et disparut dans l'immensité blanche.

Bodine poussa Three Socks au trot puis le laissa étendre sa foulée. Au loin, un camion de maintenance descendait la route de High Timber. Pour le plaisir, le sien et celui de sa monture, elle prit un autre chemin, plus long.

Contemplant le paysage, les champs à perte de vue, les montagnes à l'horizon, elle fit le vide dans son esprit. Elle passa devant les tentes blanches de Zen Town, l'espace bien-être, au pied de la colline où se blottissaient les petits chalets de Mountain View Estates, puis elle regagna la piste menant chez ses grands-mères.

Celles-ci habitaient une adorable maisonnette blanche au toit bordé d'un feston bleu, dotée de grandes fenêtres et d'une longue galerie, entourée d'un grand jardin, car toutes deux aimaient travailler la terre.

Bodine attacha son cheval dans la grange à l'arrière de la maison puis elle la caressa en la félicitant et se dirigea vers la porte de la cuisine, ses pas crissant sur la fine pellicule de neige fraîche.

Après avoir frappé et s'être consciencieusement essuyé les pieds, elle entra et, en déboutonnant son manteau, s'approcha de la

marmite qui mijotait sur le fourneau, d'où s'échappait un alléchant fumet.

Poulet et poireau, déterminat-elle en humant l'air. Ce que Grammy appelait un *cock-a-leekie*, une recette écossaise traditionnelle.

Bodine promena son regard autour de la pièce. Le grand téléviseur à écran plat était allumé dans la partie séjour. Le panier de broderie de Grammy était posé sur le canapé, la corbeille de crochet de Nana, au pied de l'un des deux fauteuils. Mais ni l'une ni l'autre n'étaient là, alors que l'un de leurs feuillets préférés passait à la télé.

Bodine alla jeter un coup d'œil dans la chambre d'amis qui faisait également office de bureau, impeccablement rangé. Personne.

Personne non plus dans le petit salon séparant les deux chambres à coucher, où du feu crépitait dans la cheminée.

Elle s'apprêtait à appeler lorsque la voix de sa grand-mère retentit.

— Et voilà, c'est fait ! Je t'avais dit que j'y arriverais !

Cora sortit de sa chambre avec une caisse à outils rose. Elle étouffa un cri et se plaqua une main sur le cœur.

— Oh, doux Jésus, Bodine ! Tu m'as fait une de ces peurs. Maman ! Bodine est là !

En chaussons de daim fourrés, jean et gros pull en mohair, sans doute tricoté par sa mère, Cora était si mince et si agile qu'on aurait été bien en peine de lui donner un âge.

Ses outils cliquetant dans leur boîte, elle embrassa sa petite-fille, l'enveloppant dans des effluves de Chanel N° 5.

— Tu bricolais ? lui demanda Bodine.

— Le lavabo de ma chambre fuyait comme une passoire.

— Tu veux que j'appelle la maintenance ?

— On dirait Grammy, bougonna Cora. Est-ce que je ne me suis pas toujours débrouillée toute seule ?

— Bien sûr que si.

— Ça va, toi ?

— Il va me manquer deux moniteurs d'équitation, mais je me débrouillerai.

— On est des débrouillardes, pas vrai ? Maman ! Bodine est là ! Qu'est-ce que tu fabriques, nom d'un chien ?

— J'arrive, j'arrive, pas la peine de crier.

Alors que Cora assumait ses cheveux poivre et sel, coiffés